

Prédication du 30 octobre 2016

Mattieu 5.1-12

L'automne est arrivé.

Autour de nous, les arbres donnent de la couleur à la ville et au paysage avec leur feuilles vertes et oranges, brunes comme le fer rouillée, brulants de jaune et rouge contre l'arrière-plan du ciel d'un bleu éclatant.

Mon voyage à Copenhague avec le train était tout à fait enchantant : encadré par la fenêtre, les arbres défilaient comme des torches allumées par le soleil d'automne et faisait un spectacle éblouissant.

J'ai toujours trouvé que ces rayons jettent une lumière extraordinaire ; ils viennent par la fenêtre presque *horizontalement* et ils font des arbres des torches brulantes dans le paysage. C'est d'une beauté inexplicable.

Mais cette lumière porte aussi un élément mélancolique avec soi. Les couleurs qui illuminent les arbres sont les mêmes couleurs que nous retrouvons dans le feu ; le feu qui va nous tenir chaud pendant l'hiver qui nous attend et qui va nous éclairer le chemin qui traverse l'hiver. Ce chemin peut parfois sembler très long. L'hiver du nord est un charme particulier qu'il faut apprendre à aimer quand on vie ici à Copenhague. Parfois, on dirait qu'il ne va jamais finir ; comme une nuit qui dure trois mois.

C'est un temps sombre qui nous attend.

Et comme pour marquer cet assombrissement nous célébrons la nuit de la Toussaint le 31 octobre-1 novembre. Nous nous rappelons les morts : ce qui ont déjà franchi la limite mystérieuse qui nous attends tous de l'autre côté de la vie et nous allumons des bougies pour eux dans la nuit.

Nous nous rappelons des martyrs de l'église qui ont dû subir la mort parce qu'ils ont témoigné leur croyance – mais surtout nous nous rappelons les personnes que nous avons perdue chacun entre nous au cours des années.

Pour certain entre nous le deuil est peut-être toujours présent aujourd'hui. Pour d'autre, les jours de deuil sont dans le passé même si le manque est toujours là. C'est le manque de toutes les bonnes choses qu'une personne aimé à put faire rentrer dans notre vie. Une personne qui n'est plus là. Et en même temps c'est aussi les souvenirs de toutes les choses qui étaient difficiles. Ça aussi ça fait part de la vie.

Le poète danois, Søren Ulrik Thomsen, a écrit une collection de poèmes avec le titre : « Det værste og det bedste ». « Le pire et le mieux ». Dans cette collection il y a 21 poèmes sur la vie et tout ce qu'elle contient : le chagrin et la joie, la naissance et la mort et tous ce qui vient entre les deux. Il y a 10 poèmes sur le pire mais il y a 11 poèmes sur le mieux.

Parce-que, comme il dit : « Le mieux, c'est qu'il y a toujours eu un peu plus de mieux que de pire. »

Certes, le pire fait part de la vie. Comme dans une pièce de musique, il est un fond de résonance sur lequel la joie peut s'appuyer, rebondir et jouer ses harmonies propres à elle ; claire et légère. Jouissante.

La mélodie de la joie est évasive et pourtant nous la connaissons tous : les moments où nous étions immergés dans une conversation inspirante, les moments où nous avons oublié l'heure parce que on était en train de jouer. Quand nous avons rigolé ensemble, quand nous nous sommes aidés. Les fêtes, le quotidien. Une main chaude. Un bras sur l'épaule. L'amour et l'amitié. Notre histoire. L'intimité. La fidélité. La confiance.

Ces moments sont élusifs ; dans l'instant où ils sont là, ils ont une tendance à nous échapper. Trop souvent c'est seulement *après* qu'on les reconnaît.

Ce fait peut nous rendre triste et plein de regret : on aurait peut-être dû dire plus de choses gentilles. On aurait dû exprimer l'amour qu'on a senti. Aimer plus fort. Dire merci. Souvent, c'est seulement rétrospectivement qu'on réalise le bien qui nous a été donné.

Le mieux et le pire sont intimement liés. Comme quelqu'un a dit : « seulement lui qui a pleuré, peut sentir la main de Dieu essuyer les larmes de sa joue. »

Søren Ulrik Thomsen sait écrire des articles savants et des poèmes compliqués. Mais il exprime sa foi d'une façon très simple : « le meilleur, c'est que je crois que tu vis même si je sais que tu es mort. »

C'est un message qui est fort dans sa simplicité : « le meilleur, c'est que je crois que tu vis même si je sais que tu es mort. »

Au cœur de la musique mélancolique du chagrin se lève une intonation d'espérance et de courage.

Il y a raison d'espérer. Même dans l'impuissance du deuil, il y a raison d'espérer. C'est un espoir tout à fait particulier parce qu'il est basé sur une expérience palpable. On pourrait presque dire : « je *sais* que tu vis parce-que j'ai connu un moment heureux et je crois qu'il va revenir, même si je sais que tous mes moments heureux sont dans le passé. »

Aujourd'hui, Jésus nous dit des choses étranges : ceux qui pleurent sont heureux, ceux qui ont faim sont fortunés, ceux qui ont soif sont contents dans le cœur. C'est quand même bizarre ! Comment pouvons-nous être heureux dans notre chagrin ?

Je crois que les mots de Jésus ont du pouvoir parce qu'ils nous donnent la possibilité d'accepter notre impuissance et même de trouver de la force dans cette impuissance. Car c'est dans l'impuissance et dans le manque que nous sommes vraiment présents dans notre aspiration vers ce que Dieu nous donne et nous promet : l'espoir, la consolation, l'héritage, le royaume des cieux.

Quand on souffre, il n'y a rien de plus provocant que quelqu'un qui nous dit que notre souffrance va passer. Mais nous avons besoin de l'entendre ! Car c'est un message que nous ne pouvons pas transmettre à nous-même. L'évangile nous dit que nous pouvons trouver de la joie dans la souffrance : que la vie est plus forte que la mort.

« Le meilleur, c'est que je crois que tu vis même si je sais que tu es mort. »

Amen !

Par Bastian N. Vaucanson